

ON A TOUJOURS LE CHOIX

— Sentimental —

ROMAN

ON A TOUJOURS LE CHOIX

Patricia HASS NIVOIX

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droits. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-490775-42-2

1.

Assise dans un rocking-chair près de la cheminée, Marie se détend, les mains posées sur son ventre arrondi. Elle peut par moments sentir les mouvements de l'enfant qu'elle porte. Il doit naître dans un mois et demi. Un garçon ? Une fille ? La jeune femme n'a pas souhaité le savoir. Qu'importe le sexe ! Elle ne désire qu'une chose : qu'il soit en bonne santé ! Ce bébé est le fruit d'un amour vrai, passionné, et pourtant d'un amour aujourd'hui compromis. Depuis quelques jours, le froid a fait son apparition. Ce mois de décembre s'annonce particulièrement rigoureux. Au-dehors, quelques passants pressés, frileux, hâtent le pas. Cette offensive hivernale offre un spectacle d'une grande beauté. Les arbres, poudrés de givre, totalement dépouillés, s'étirent majestueusement vers le ciel. Le vent glacial fait courber les plus frêles. Sammy, le labrador, fidèle compagnon des bons et mauvais jours, somnole aux pieds de Marie. Elle se sent bien, moins fatiguée que les jours précédents. Elle écoute la cinquième symphonie de Beethoven. La

musique classique a le pouvoir de chasser de son esprit toutes les inquiétudes et la mélancolie qui la submergent parfois. Elle se lève avec peine du fauteuil et s'enroule dans un châle. Son dos la fait souffrir et son ventre la gêne, de temps à autre, dans les mouvements du quotidien. Ses yeux arpentent le salon ; ces derniers temps, elle s'y prélassait souvent, car son médecin lui a ordonné de se reposer. Les murs sont agrémentés de toiles qu'elle a peintes. Son regard s'attarde sur le portrait de son grand-père. Il a beaucoup compté dans sa vie, et malheureusement il a disparu beaucoup trop tôt. C'était un gars du Nord, un ch'ti. Lorsqu'enfant, Marie venait passer quelques jours de vacances chez ses grands-parents, elle était toujours très impressionnée de voir ces maisons en brique alignées, qui se ressemblaient toutes.

Son grand-père était un homme simple, il aimait la terre, les gens. Il a transmis à Marie des valeurs morales de respect, de don de soi, de loyauté. Il mourut d'une silicose, cette fichue maladie des mineurs. Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle voulait garder du défunt, Marie n'hésita pas un seul instant et choisit le fauteuil mythique de son grand-père : le rocking-chair.

L'ameublement du salon est plutôt sommaire. Marie n'aime pas les pièces trop chargées de meubles et de bibelots inutiles. Elle n'a aménagé que l'essentiel. En face

de la fenêtre, elle a installé un vieux bureau de ministre acheté chez un brocanteur. Elle y passe de longues heures à la préparation de ses cours de français et aux sempiternels corrigés de ses élèves. Dans un coin de la pièce, on trouve aussi un sofa rouge dont Platon, le chat, a fait son domaine de prédilection, une table basse toujours recouverte d'une multitude de bouquins et de revues. Et puis, au centre, il y a un piano blanc, *son piano*, un cadeau de son père pour son dixième anniversaire. Elle y joue encore quelquefois, malgré ses défauts d'accordage. Le craquement des bûches dans la cheminée fait sursauter Sammy, qui s'agite dans tous les sens et vient se faufiler entre les jambes de sa maîtresse. Elle se dirige vers la cuisine pour préparer une tasse de thé vert. En passant dans le couloir, elle s'arrête un court instant devant le miroir. Platon, couché dans son panier, miaule de plaisir en la voyant. Marie affiche un léger sourire. L'anxiété des premiers mois de grossesse s'est estompée peu à peu. La peur a fait place à l'attente.

Elle s'apprête à être mère, à aimer ce petit être innocent. Elle n'a jamais été ce que l'on appelle une *femme fatale* ; d'ailleurs, elle déteste tous les clichés sur la gent féminine. L'image que lui renvoie le miroir est surprenante : un bout de femme au visage juvénile, dissimulant sous un pull-over en cachemire un petit ventre bien rond. À presque trente ans, elle en fait dix de

moins. De taille moyenne, ses cheveux noirs sont coupés court, laissant ainsi apercevoir sa jolie nuque. Malgré la grossesse, elle a gardé un teint lumineux.

Aussi, comme elle n'a pas besoin de camoufler le fameux *masque de grossesse* de la femme enceinte, elle se maquille très peu. Elle applique juste un peu de rouge sur ses lèvres pulpeuses et un trait de crayon noir pour mettre en valeur ses grands yeux couleur noisette. Elle vient de se servir une tasse de thé quand la sonnerie du téléphone retentit. C'est Gaby, sa meilleure amie.

— Bonjour Marie. Je ne te réveille pas, j'espère...

— Non, pas du tout. Je me suis levée très tôt ce matin. Comment vas-tu ?

— Moi, je vais bien. C'est à toi qu'il faut demander cela.

— Je me sens moins fatiguée. Mais lorsque je me regarde dans le miroir, je me trouve très grosse. Enfin, comme une femme enceinte...

— Oh ! Oui, tu es énorme. Tu sais, j'en connais plusieurs qui ont pris au moins quinze kilos pendant la grossesse et qui n'ont jamais retrouvé leur silhouette d'avant. Pourquoi crois-tu que je ne suis pas prête à avoir un enfant ? Toi, dès que tu vas accoucher, tu vas